

Temps, langage et praxis

Françoise Gardès-Madray



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3473>

DOI : [10.4000/praxematique.3473](https://doi.org/10.4000/praxematique.3473)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1988

Pagination : 57-71

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Françoise Gardès-Madray, « Temps, langage et praxis », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 10 | 1988, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3473> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3473>

F. GARDES-MADRAY
 Université Montpellier III

TEMPS, LANGAGE ET PRAXIS

UNE LECTURE ANTHROPOLOGIQUE DE GUILLAUME

1 - Vers les années soixante, le structuralisme triomphant est à son apogée. Il est devenu la clé de voûte des recherches en sciences humaines et règne sans partage en linguistique comme en anthropologie. Bien rares sont alors ceux qui, par un déplacement épistémologique, mettent en cause de façon radicale cette hégémonie. Ils font figure de franc-tireurs et leurs travaux, marginalisés, sont passés sous silence.

Du côté de la linguistique, la tradition saussurienne rejoint les recherches d'outre-Atlantique issues des thèses de Bloomfield et s'enferme dans un binarisme figé, fondé sur quelques oppositions maîtresses : mécanisme/mentalisme, langue/parole, diachronie/synchronie, structures superficielles/structures profondes. La langue, immobilisée pour les besoins de l'analyse dans une coupe stable, à un moment donné de son histoire, est envisagée comme un produit, un système homogène dont on ne peut dégager les règles qu'en faisant abstraction du sens et du processus de la production discursive. Ainsi se trouvent évacués, d'un même mouvement, l'Histoire et les sujets parlant. Les faits linguistiques sont modélisés à partir de leur saisie en synchronie, dans un "en même temps" atemporel. Le temps de construction de la langue est tout aussi absent d'une telle perspective que le temps de réalisation des discours. Le temps humain est, en somme, rejeté dans un en-deça ou dans un au-delà du système. Cette indifférence au temps résulte de ce qu'André Jacob, dans une expression heureuse, appellera un "déracinement anthropologique de la langue". (1)

2 - Sans doute, parmi les tenants du structuralisme même, quelques voix s'élevèrent-elles pour dénoncer les excès d'une linguistique statique. Jakobson, dès 1931, insiste sur le lien dialectique entre diachronie et synchronie, les deux dimensions de la langue, lien sans lequel chacune d'elles se trouve faussée et réduite à une caricature d'elle-même. Mais ces réserves, en partie reprises par Martinet, ne modifient pas fondamentalement les méthodes d'approche de la linguistique structurale qui ne s'est pas encore heurtée aux limites qu'elle connaîtra en abordant les problèmes du sens et la théorie de l'énonciation.

3 - La linguistique puissancielle de Gustave Guillaume, élaborée entre 1919 et 1958, s'inscrit en rupture profonde avec la théorie saussurienne et, plus largement, avec l'immobilisme du structuralisme dominant. Elle propose, sous le nom de psychosystématique, une structuration rigoureusement ordonnée et hiérarchisée des faits linguistiques. Mais le dynamisme du système, à tous ses niveaux, en constitue le principe fondateur. Ce dynamisme est assuré par une modélisation du temps qui, pour Guillaume, est le lieu d'inscription concret des phénomènes linguistiques.

Ce "temps opératif" porteur de tout acte de langage intervient à deux niveaux : il est d'abord le temps nécessaire à un système linguistique pour se construire, au cours des siècles, tel que chaque usager d'une langue le reçoit quand il en fait l'apprentissage : c'est le temps glossogénique. A ce temps concret historique de construction de la langue, soumis aux deux tensions contradictoires de conservation et de changement, traversé de crises et de ruptures, correspond un temps concret de l'opération individuelle d'utilisation active de la langue : le temps praxéogénique. Ces deux temps sont en étroit rapport dans la mesure où le temps d'actualisation de la langue dans un acte de parole n'est que la reproduction condensée, en système, du temps de construction de la langue.

4 - La position centrale dévolue au temps opératif dans la théorie guillaumienne lui confère son ancrage réaliste. Ce facteur dynamisant permet d'envisager les pratiques langagières dans leur temps de production, sous un aspect concret, au lieu de les traiter comme des produits réifiés. Langue et discours, dans une relation dialectique de va-et-vient incessant, retrouvent ainsi la dimension anthropologique dont le découpage structuraliste les avait privés. L'Histoire et les acteurs de la parole ne sont plus exclus du modèle explicatif.

On comprend, dans ces conditions, l'intérêt d'André Jacob pour la linguistique puissancielle, lorsqu'il se propose, dans TEMPS ET LANGAGE (1967), de reprendre, d'un point de vue anthropologique, la réflexion philosophique sur le temps, en intégrant à sa visée les acquis des sciences du langage. Il fonde essentiellement ses thèses sur une critique minutieuse du structuralisme et sur l'approfondissement du concept de temps opératif. Genèse des langues et genèse des discours sont mesurées à l'aune du temps de leur construction, à travers les rapports que l'"homo loquens" entretient avec l'univers et avec ses interlocuteurs. Toutes les implications anthropologiques de la chronogénèse sont ainsi déployées, au moment même où Robert Lafont, par un déplacement de la théorie guillaumienne, construit dans LA PHRASE OCCITANE (1967) le concept de topogénèse qui deviendra le point nodal de la praxématique, en posant une dynamique de l'espace comme soubassement génétique et logique de la dynamique du temps.

La réflexion philosophique d'André Jacob sur le temps du langage, en étroite symbiose avec la linguistique puissancielle, est en convergence forte avec les thèmes praxématiques, notamment lorsqu'il définit les trois moments du "loquor", c'est-à-dire de l'actualisation langagière. Mais son analyse reste dans une stricte obédience guillaumienne. Cet article a pour objet de cerner de plus près cette interaction théorique et les effets du déplacement épistémologique opéré par la praxématique.

I - LANGAGE ET REEL : TEMPS COSMIQUE ET TEMPS HUMAIN

I.1 - André Jacob part du constat que le langage entretient d'étroits rapports avec le réel tout en s'y opposant fondamentalement. Il tisse un réseau de cohérence pour saisir le monde et assure en même temps un lien entre les hommes. Parce qu'il est représentation, découpage, mise en ordre de l'univers, il ne se confond pas avec lui. Il permet certes de dire le monde, mais aussi de l'imaginer, de mentir sur lui, voire même de le nier. Cette aptitude, constitutive de l'espèce, s'enracine dans l'existence d'une temporalité humaine originale.

Elle se fonde sur le pouvoir qu'a l'homme de prendre une distance par rapport au temps cosmique et de s'opposer à la nature pour la transformer. L'homme est défini comme un "sujet-projet". Il est sujet, au sens étymologique du terme, dans la mesure où il subit la pesée du monde extérieur dans lequel il se trouve pris. Mais il est projet dans la mesure où il peut prendre du recul par rapport à son environnement et à lui-même, par exemple en différant ou en niant son désir, en rejetant les objets, en les modifiant, bref en se construisant un avenir. Il intervient, ce faisant, sur le devenir. La dimension anthropologique de l'homme réside dans cette possibilité de distanciation par rapport au monde.

I.2 - Travail et langage instaurent et mesurent cette autonomie du sujet parlant :

" Si le sujet se constitue humainement parlant, à la faveur d'un nouveau rapport à l'objet, c'est au sein de l'activité du langage et du travail." (p. 13)

La dynamique du temps humain, soumise à la double tension contradictoire de la conservation dans le souvenir et de la projection dans l'avenir met en oeuvre une dialectique du faire et du défaire qui détermine l'organisation temporelle de notre

expérience. Cette potentialité d'agir caractérise l'ensemble des praxis humaines :

" Elle concerne non seulement le plan économique, pour faire face à un monde ou à une période de pénurie, mais le plan technique qui vient l'étayer et le langage qui scelle la possibilité, pour les individus, de s'unir dans cette entreprise vis à vis de la nature. Plus précisément, la langue que chaque homme a acquise est la provision nécessaire à tous les discours qu'il aura à tenir dans sa vie." (p. 9)

Ainsi se trouvent posés d'emblée le caractère puissanciel de l'ordre humain et la relation dialectique entre langage, travail et réel. Définir la langue comme la provision nécessaire à tous les discours qu'un homme aura à tenir dans sa vie souligne à la fois le dynamisme et l'ancrage réaliste de la perspective. Les potentialités d'une langue sont rapportées à son usage en situation, au lieu d'être référées à l'univers des possibles générés par le système. Sur le fond de l'expérience sensible s'inscrit un procès toujours recommencé de symbolisation qui est celui même de la dicibilité du réel. Ces observations conduiront à une critique fondamentale et longuement développée des diverses linguistiques structurales alors en plein essor : critique lumineuse et prémonitoire des blocages à venir dans des modélisations statiques parce qu'achroniques.

I.3 - Le langage apparaît comme un premier palier décisif de l'élucidation de l'expérience parce qu'il est le lieu même de construction d'un temps qui scande les réactions humaines au devenir. Mais, à peine posé, le lien entre langage et praxis est affaibli par une réserve méthodologique sous laquelle je verrais une contradiction de la théorie. Revenant sur le rapport dialectique entre langage et travail, l'auteur ajoute aussitôt :

" La difficulté d'isoler ces deux modes d'activité, malgré leurs différences patentes, lorsqu'il s'agit d'anthropogénèse, est trop grande pour qu'on ait le droit d'oublier la part de l'autre au cours d'une enquête sur l'un d'entre eux. Cependant, lorsqu'on s'est fixé le but, non plus

d'éclairer la genèse de l'humain dans son ampleur mais au-delà du comportement et de ses caractères extérieurs, seulement celle du sujet avec les apparences intérieures dont il semble inséparable, on est en droit de cerner provisoirement, à l'exclusion de tout autre, le monde du langage." (p. 13)

Ici se laisse lire la fracture d'une anthropologie qui, soucieuse d'étudier le temps humain, écarte la dimension du travail au nom d'une théorie du sujet. Toute la réflexion sur la genèse des langues s'en trouve grevée et le temps glossogénique, privé de références aux grandes étapes de l'histoire de l'espèce, se réduit aux hypothèses fort contestables de Guillaume sur les aires linguistiques et la suprématie puissancielle des langues indo-européennes (2). On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que les travaux de Leroi-Gourhan, auxquels il n'est fait allusion qu'une fois de façon tout à fait ponctuelle, restent en dehors de la problématique.

I.4 - Cet effacement de l'"*homo faber*" au profit de l'"*homo loquens*" n'est pas sans effet sur la description des rapports que le sujet parlant entretient avec l'univers et avec les interlocuteurs que sont pour lui les autres sujets en train de se constituer comme tels. On voit pointer ici une autre difficulté. L'accent est mis, en de très nombreuses occasions sur l'importance de l'échange verbal, facteur constitutif de la communication. La langue, pour André Jacob, ne repose pas seulement sur un pouvoir-dire mais sur une intentionnalité de dire. Pourtant cette dimension interactive de la relation homme/homme est secondarisée par rapport à une relation homme/univers sous laquelle se laisse percevoir la métaphysique guillaumienne. Deux axes complémentaires engendrent le langage : un axe vertical où se projette le "grand face-à-face homme-univers", et un axe horizontal où se projette le "petit face-à-face homme-homme". (3). L'explicitation de cette hiérarchie n'est pas sans ambiguïté :

" La langue traduit le rapport de l'homme à l'univers d'une façon toujours plus autonome à l'égard de l'existence et de

la présence de ses semblables. Quelle que soit la complémentarité des deux axes qui président à l'avènement du langage, on n'en assiste pas moins à une potentialisation linguistique excluant pratiquement le socius au bénéfice d'une théorisation de notre rapport personnel au monde." (p. 203).

La primauté de la verticalité sur l'horizontalité, appuyée sur le désir humain de réfléchir et de comprendre l'univers conduit le sujet parlant à prendre des distances toujours plus grandes avec la relation sociale. Au fur et à mesure que l'homme s'élève ainsi dans la connaissance, le personnel l'emporte sur le social. Cette dérive est d'autant plus facile que l'homme parlant a été, rappelons-le, isolé de l'homme travaillant. Le subjectivisme, poussé à son terme, conduit au théocentrisme et à l'aspiration mystique. Le glissement, à peine esquissé en filigrane dans TEMPS ET LANGAGE, est explicite dans les écrits ultérieurs de l'auteur. Le rapport personnel du sujet au monde, instauré par l'ouverture du temps humain coextensif au langage, se résout alors dans une ascendance vers la grâce.

L'infléchissement est dû, en grande partie, me semble-t-il, à une méfiance envers les relations sociales quotidiennes sur laquelle je reviendrai. (voir III).

II - LE TEMPS OPERATIF : LES TROIS MOMENTS DU "LOQUOR"

II.1 - Le point décisif de l'analyse réside dans l'ancrage réaliste de la chronogénèse, c'est-à-dire de l'élaboration, dans et par l'esprit humain, des images temporelles. Par ce processus, la langue reproduit en système le temps coextensif au langage qui fonde l'homme comme sujet. Pour étayer sa théorie, André Jacob rappelle fréquemment la célèbre formule de Guillaume : "Il faut du temps pour parler comme il faut du temps pour marcher". (4) La matérialité de cette structuration opérative d'un temps linguistique confère à ce temps sa dimension anthropologique. Il est l'actualisation de la langue, à tout instant, par les sujets parlants : possibilité de passer du potentiel à l'effectif, de l'intentionnalité de dire à

l'acte de parole, grâce à des schèmes qui ordonnent ce passage en organisant une successivité d'opérations. La langue reproduit ainsi en système le temps du langage.

C'est le verbe qui, dans la plupart des langues, est le vecteur essentiel, quoique non exclusif, de cette temporalité linguistique. "In posse", "in fieri", et "in esse" (5) définissent, par exemple, les trois moments qui balisent la construction de l'image-temps dans le système verbal des langues indo-européennes ; ils dessinent des seuils dans la dynamique de l'actualisation temporelle. Les formes du système figurent un procès de représentation du temps, recommencé par le sujet parlant autant de fois qu'il a à les employer :

" Le langage du temps, moyen de représenter et d'exprimer le temps, est un tremplin vers un temps du langage, lié à l'impossibilité pour ce dernier de se déployer d'une façon strictement intemporelle". (p. 81)

L'opérativité linguistique est ainsi vue comme une activité humaine parmi d'autres, qui demande du temps pour s'effectuer.

Ce temps n'est ni fictif ni directement accessible à des instruments de mesure, il est le facteur sans lequel il est impossible de rendre compte des mécanismes des langues et de la parole. Il est le lieu d'organisation tensive de la production langagière. Par cette mise en ordre, le temps opératif dynamise ce que Jacob appellera "une synchronie fonctionnelle".

" La chronogénèse constitue l'illustration, sinon le prototype, d'une révision de la synchronie. Le temps opératif qui l'habite est comme la pulsation de la synchronie que nous cherchions, avec un point de vue fonctionnel. Il ne peut y avoir de priorité de la synchronie que s'il s'y passe quelque chose. Tout le paradoxe, profondément temporel, de la synchronie linguistique, c'est que ce qui s'y passe ne s'y passe que pour empêcher de passer sans retour les phénomènes que l'homme cherche précisément à cerner, fixer, déterminer, en en parlant. Pour cela, n'y passe que ce qui est susceptible de repasser. La synchronie n'est pas de l'ordre de l'événement, elle est structure en acte." (p. 81)

La chronogénèse n'est donc pas seulement un modèle explicatif du fonctionnement des temps verbaux ; elle met aussi sur la voie du temps du langage, temps génétique présent à tous les niveaux d'un système linguistique. Le temps inhérent à la langue implique des virtualités structurelles qui exigent ce délai temporel. Le théorique n'est ici que l'éclairage et l'intelligibilité fondatrice d'une pratique. Le temps de la linguistique met en ordre les procès sans lesquels c'est le linguistique lui-même qui serait une fonction inopérante. Il s'inscrit, à ce titre, dans des pratiques signifiantes.

II.2 - La synchronie opérative est, par conséquent, le lieu d'actualisation de la langue, elle-même définie comme un "dicible", résultat provisoire d'une potentialisation. L'acte de langage, de la représentation à l'expression, se développe avec toutes les caractéristiques de la temporalité : il s'instancie dans le "loquor", constitutif du sujet dans sa relation aux autres et au monde :

"Le dicible, constitué par l'avènement de la représentation, joue finalement le rôle d'un passé, qui ouvre le moment de l'expression, celui d'un futur, tandis que le présent de l'activité linguistique tend à n'être que l'instant de passage de l'un à l'autre, la capacité, toujours renouvelée, de convertir l'un dans l'autre ..." (p. 115)

L'instant du "loquor" est ainsi le lieu d'inscription du temps anthropologique. Il fracture le temps cosmique qui coule de l'avenir au passé dans un mouvement de décadence, selon la terminologie guillaumienne, en renversant la perspective par un cynétisme inverse. La praxis humaine, pour être en prise sur le devenir, opère cette conversion représentationnelle. Dans l'instant du "loquor", le dicible fonctionne comme un passé, une réserve structurelle, un pouvoir de dire. Orientée vers l'avenir, la langue est une "anti-décadence". Le passé sert d'appui pour construire un futur, grâce à un présent séparateur, qui n'est rien d'autre que le point

d'ancrage du sujet dans son dire, lieu de passage qui lui sert de repère par rapport aux événements qu'il ordonne en les mettant en discours.

Constitué de façon nucléaire d'une parcelle alfa de futur et d'une parcelle oméga de passé, l'instant opératif du présent d'actualisation agit comme une coupe, un séparateur fonctionnel :

"L'élaboration linguistique marque ainsi le passage d'un présent synthétique qui enveloppe l'expérience à un présent analytique, séparateur d'époques, organisateur, en vertu de son pouvoir de distinction, de toute histoire et de toute théorisation" (p. 316)

Par ce passage incessant du passé au futur, l'homme résiste au flux de son expérience. Il opère, par ce renversement de visée, une mise à distance qui lui permet d'anticiper l'avenir grâce au souvenir, dans une dialectique mémoire-prévision constitutive de l'actualisation discursive.

II.3 - Trois moments thétiques balisent l'instant du "loquer" et le lecteur reconnaîtra dans leur définition une terminologie que la praxématique a fait sienne mais, à ce niveau, les différences d'interprétation (5) sont considérables :

"Le discours, temporellement analysé, se décompose à tout instant en A dire - champ du futur, équivalent linguistique de l'Avenir - Dire, moment précis de l'actualisation, et Dit, résultat plus ou moins étalé - dans la mémoire, sur la bande magnétique ou sur le papier - de l'activité discursive." (p. 270)

Ces concepts, fondateurs de l'acte de parole, sont très inégalement exploités dans l'analyse. L'essentiel de la thèse porte sur les potentialités de la langue, donc sur l'A dire, terme auquel l'auteur préfère presque toujours celui de "dicible". Le choix n'est pas indifférent. L'usage de dicible favorise le renvoi à l'instanciation logique d'une condition permissive, plutôt qu'à l'intentionnalité de dire. Force est bien de constater, d'ailleurs,

que, lorsqu'il se réfère à un à dire, André Jacob n'y intègre pas, explicitement du moins, le facteur décisif qu'est l'intentionnalité. Il se contente, à ce niveau, de viser les mécanismes de la "linguistique de position" guillaumienne. Il rejoint alors une représentation en restriction de l'actualisation et du temps concret de l'énonciation. Il y a effacement de fait du sujet producteur, ramené à une nécessité logique, avec pour conséquence, nous le verrons, l'effacement des antagonismes et des fractures à travers lesquels s'élabore le message verbal.

Le dire représente, face aux potentialités de la langue, les réalisations des discours : c'est un point de passage, le moment où l'énonciation devient énoncé. Quant au dit, très rarement évoqué, il est vu ici comme le terme de l'opération et sa mise en trace, dans la mémoire des locuteurs ou dans les monuments que constituent les enregistrements de la voix de l'écriture. Cette référence au statut de l'oral n'ara pas de suite : TEMPS ET LANGAGE pose en théorie la primauté de l'écrit sur l'oral. Les langues à alphabet phonétiques sont en effet envisagées comme la forme la plus évoluée des langues, selon l'orthodoxie guillaumienne. Le rapport entre glossogénie et praxéogénie se trouve ainsi exclusivement soumis aux contraintes de l'écrit, restriction lourde de conséquences.

Autre difficulté : malgré l'insistance avec laquelle l'auteur souligne la nécessité d'un va-et-vient constant du potentiel à l'effectif, il n'envisage nulle part l'interaction des trois moments qui structurent la production du sens. Ils sont considérés comme une successivité linéaire, dans un parcours obligé du puissancier à l'effectif. Pour nous, au contraire, les trois moments de l'actualisation s'inscrivent dans une superposition décalée, occasion de blocages et de conflits qui perturbent la parole (6). Les trois moments du "loquor" échappent, finalement, aux contradictions qu'entretiennent entre elles praxis matérielle, praxis linguistique et praxis de linguistique, sans doute parce que la parole dont ils rendent compte se veut une parole pleine, sans

ratages, voire sans conflits, rejoignant en ce point bien des analyses structuralistes.

III - UNE PAROLE IDEALE POUR DES SUJETS MAITRES DE LEUR LANGUE

III.1 - On pourrait s'étonner que l'oral occupe si peu de place dans une réflexion centrée sur le caractère anthropologique du temps opératif. C'est que le discours dont André Jacob veut rendre compte est un discours plein, sans accidents de parcours, un discours dense, sans ratages ni ratures. La parole lui semble prise entre deux types de turbulences dont il est essentiel pour elle de se garder. Elle doit échapper d'abord aux turbulences du stade prélangagier, aux grognements des animaux ou aux vagissements des nourrissons. Mais elle est constamment au risque des turbulences qui renvoient les discours dans un "en-deça de l'humain". Cette régression se produit chaque fois que des interlocuteurs échangent des paroles vides, parlent pour parler, ou plutôt pour ne rien dire. A la parole pleine s'oppose donc une parole bruit à laquelle est dénié un statut signifiant.

Aussi la parole quotidienne est-elle l'objet de très vives réticences ; les préventions qu'Heidegger avait formulées à l'égard du dialogue ordinaire sont reconduites sans aucune distance critique. On peut rapprocher cette attitude de celle de Francis Jacques (7) qui n'accorde statut de dialogue authentique qu'au dialogue irénique entre interlocuteurs échangeant leurs accords. Cet a priori lui permet d'écarter de son champ d'investigation les polémiques, les échanges conflictuels de propos et les conversations de tous les jours. André Jacob, pour sa part, n'accorde sens qu'à une parole policée, sans scories, car les multiples marques qui, au niveau du dire, laissent deviner les conflits de l'à-dire sont à ses yeux des scories vides de sens. Les hésitations à travers lesquelles un sujet construit son discours, en interaction verbale, bafouillements, mots repris, à peine esquissés, pauses inattendues, lapsus, mots-valises, télescopages de programmes de phrases, ... bref, tout ce qui fait de la parole une parole vivante sont renvoyés

au non significatif. Les traces qui s'inscrivent les contradictions à travers lesquelles un sujet se construit dans sa parole sont réduites au rôle de parasites du sens. On n'est pas loin du "locuteur idéal" de Chomsky qui, tel un logiciel, ne produirait que les séquences permises par les règles stockées en mémoire.

III.2 - Comment expliquer la ténacité de la croyance en une parole quasi parfaite, si bien maîtrisée par son producteur qu'elle est capable de gommer les conflits à travers lesquels elle émerge et produit du sens ? Sans doute ce point de vue est-il conforté par l'illusion, entretenue chez nous depuis l'école, que l'on peut et que l'on doit "parler comme un livre". L'illusion est confirmée par le sentiment linguistique des professionnels de la parole que sont, notamment, philosophes et linguistes. Plus profondément, TEMPS ET LANGAGE fonde cette conception sur l'efficacité du mécanisme de la langue. La simplicité et la puissance du système permettrait une actualisation sans reste, et toute dérogation à ce principe tient du scandale :

"La simplicité des mécanismes linguistiques commande très largement l'aisance qui doit accompagner la fonction du langage, sous peine de perdre beaucoup de son sens. Le bégaiement n'est pas seulement socialement ridicule, mais linguistiquement contre-nature." (p. 97)

L'aisance dont il s'agit ici est avant tout une aisance dans le jeu sur les relations entre les éléments stockés en mémoire, en tant que potentialités de la langue.

C'est, encore une fois, effacer le sujet anthropologique pour en faire une instance logique. Pour un sujet qui rejoue son identité et son clivage à tout moment dans sa parole, non seulement les bégaiements d'actualisation et autres ratages ne sont pas contre-nature, mais ils sont constitutifs de la communication orale. Ils sont liés à la spécificité de la mémoire-prévision humaine, qui contrairement à celle des machines, est une mémoire à trous, avec des manques et des ratages. On peut même aller jusqu'à dire que le

ratage est le performatif du sujet qui rejoue son avènement dans la réactualisation d'un manque.

Mais pour André Jacob, une stricte bi-partition régit la logique à trous de la mémoire humaine, séparant l'oubliable de l'inoubliable dans le mémoriel. Il situe du côté de l'oubliable le souvenir que nous avons de l'histoire, de l'événementiel, de l'expérience. Mais il place du côté de l'inoubliable le formel, les structures. Les contenus peuvent donc être oubliés tandis que les formes échapperaient aux contraintes de la logique de l'espèce pour rejoindre la fiabilité des algorithmes. Dans une telle perspective, l'oubli n'a pas de prise sur la langue, puisqu'elle est une structure formelle. Seules exceptions à cette règle : les troubles qui ressortissent à une pathologie du langage. Sans doute est-ce là poser un peu vite l'infailibilité du sujet dans la maîtrise de sa langue. On peut se demander de quel sujet il s'agit alors. Ne retrouve-t-on pas, au bout du compte, un sujet anhistorique, transcendant à son dire ?

L'oeuvre d'André Jacob n'est pas, on le voit, exempte de contradictions. Son exploration remarquable de la dimension anthropologique du temps opératif enrichit considérablement la portée du modèle guillaumien de la chronogénèse, en approfondissant son ancrage réaliste. Il s'agit là d'une avancée décisive dont la praxématique s'est largement inspirée. Mais, simultanément, la marginalisation de la praxis matérielle au profit d'une praxis linguistique étudiée en elle-même dans son rapport au temps le conduit à secondariser les rapports sociaux et la part de l'autre dans la construction du sujet. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le langage ordinaire est lui aussi renvoyé dans les marges, au profit d'un écrit sans restes et d'une parole toujours envisagée comme une actualisation réussie.

Notes

-
- (1) André JACOB : TEMPS ET LANGAGE, Paris, Armand Colin, 1967, p. 47.
- (2) Voir à ce sujet la critique de Robert Lafont dans OPERATIVITE PSYCHOMECHANIQUE DU CONCEPT DE PRAXEME, Cahiers de Praxématique n° 7, 1986.
- (3) PRINCIPES DE LINGUISTIQUE THEORIQUE DE G. GUILLAUME, Presses de l'université Laval, Québec, et Klincksieck, Paris, 1973, p. 266.
- (4) G. GUILLAUME, TEMPS ET VERBE, Paris, Champion, 1968, p.
- (5) GUILLAUME, on le sait, développe pour la première fois sa théorie sur la chronogénèse dans TEMPS ET VERBE. Il revient largement sur sa modélisation, en modifiant substantiellement sa conception de l'indicatif dans les LECONS DE LINGUISTIQUE, publiées après sa mort par Roch Valin (voir en particulier les trois premiers volumes).
- (6) Nous avons publié dans les Cahiers plusieurs études sur le temps d'actualisation. Voir en particulier :
- Robert Lafont : L'A-DIRE ET LE TEMPS DU SILENCE : pour une linguistique de la parole productrice, Cahiers de Praxématique n° 1, 1983).
 - Robert Lafont : Le Langage et le Temps : Le temps du langage, Cahiers de Praxématique n° 4, 1985.
 - Jeanne-Marie Barberis et Françoise Gardès-Madray : Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale, Cahiers de Praxématique n° 7, 1986.
- (7) Francis JACQUES : L'Espace Logique de l'Interlocution, Paris, P.U.F., 1985.

cahiers de **praxématique**

ABONNEMENT 1988

N° 10 N° 11

Je soussigné, NOM, Prénom

ADRESSE

.....

déclare souscrire un abonnement aux CAHIERS DE PRAXEMATIQUE.
Règlement, ci-joint, de 110 F. à l'ordre du Régisseur Recettes Publications,
UPV.

A....., le.....

Signature

Bulletin à retourner au Groupe de Recherche en Linguistique Praxématique,
Université Paul Valéry, BP 5043, 34 032 Montpellier Cedex.